



D. H. Hymes, vers une pragmatique et une anthropologie communicationnelle (version longue)

Brigitte Juanals, Jean-Max Noyer

► To cite this version:

Brigitte Juanals, Jean-Max Noyer. D. H. Hymes, vers une pragmatique et une anthropologie communicationnelle (version longue). Hermès, La Revue - Cognition, communication, politique, 2007. sic_00161660v3

HAL Id: sic_00161660

https://archivesic.ccsd.cnrs.fr/sic_00161660v3

Submitted on 20 Jul 2007

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

D. H. Hymes, vers une pragmatique et une anthropologie communicationnelle

Référence de l'article :

Version longue de l'article : Juanals B., Noyer J.-M., 2007. « D. H. Hymes, vers une pragmatique et une anthropologie communicationnelle ». Laulan A.-M. et Perriault J. (dir.), *Infocom : Réécrire la genèse*. Revue Hermès CNRS, n° 47. Paris : CNRS Éditions.

Brigitte Juanals, maître de conférences en Sciences de l'information et de la communication, laboratoire CRIS (EA 1738), Université Paris X-Nanterre.

Jean-Max Noyer, maître de conférences HDR en Sciences de l'information et de la communication, laboratoire CRICS (EA 1738), Université de Paris 7.

Mots-clés : D. H. Hymes, anthropologie de la communication, ethnographie de la parole, pragmatique, sociolinguistique.

Résumé : En envisageant la communication dans une perspective anthropologique, Dell Hathaway Hymes (1927) a introduit le langage en acte – verbal et non verbal – au cœur de l'analyse sociolinguistique. L'étude du langage, envisagé comme comportement social et culturel, évolue d'une « ethnographie de la parole » (centrée sur la variation linguistique et la dimension pragmatique) à une ethnographie de la communication. Des approches théoriques et méthodologiques, s'appuyant sur des analyses de terrain, sont proposées, qui ouvrent la voie à une pragmatique et une à anthropologie communicationnelle.

D. H. Hymes, towards a pragmatics and a communicational anthropology

Keywords: anthropology of communication, ethnography of speech, pragmatics, sociolinguistics.

Summary: Considering communication from an anthropological viewpoint, Dell Hathaway Hymes (1927) introduced the language in action – verbal and non verbal – within the sociolinguistic analysis. The study of language, considered as a social and cultural behaviour, goes from “ethnography of speech” (centered on linguistic variation and pragmatics) to ethnography of communication. Theoretical and methodological approaches, based on field analysis, are therefore proposed, opening the way towards a pragmatics and a communicational anthropology.

D. H. Hymes, vers une pragmatique et une anthropologie communicationnelle

En envisageant la communication dans une perspective anthropologique, Dell Hathaway Hymes (1927) a introduit le langage en acte – verbal et non verbal – au cœur de l'analyse sociolinguistique. Cette « ethnographie de la parole », qui entre en résonance sur ce point avec la position de William Labov, pose la centralité de la variation dans l'étude du langage et fait de la pragmatique le présupposé de toutes les dimensions linguistiques. Dans ce cadre, communauté et individu sont en co-détermination réciproque, dès lors que « *sens et syntaxe de la langue ne se laissent pas définir indépendamment des actes de parole qu'elle présuppose* » (Deleuze, Guattari, 1981 : 81). L'étude du langage, envisagé comme comportement social et culturel, évolue d'une ethnographie de la parole à une ethnographie de la communication. Des approches théoriques et méthodologiques, s'appuyant sur des analyses de terrain, sont ainsi proposées, qui ouvrent la voie à une pragmatique et à anthropologie communicationnelle.

L'étude du langage dans un champ social et culturel donné

Le projet d'étudier les relations existant entre société et langue se trouve, en France, dans la pensée sociologique d'Emile Durkheim, aux Etats-Unis dans l'anthropologie de Frantz Boas et Edward Sapir, en Grande-Bretagne chez Bronislaw Malinowski et chez John Rupert Firth. Les travaux établissant une relation entre la structure et les fonctions d'un langage en acte s'inscrivent en particulier dans la continuation de B. Malinowski qui, au cours de ses enquêtes auprès des Mélanésien dans les îles Trobriand, avait désigné par « fonction pragmatique » (en distinguant la narration de l'action) le rôle du langage décrivant les actions de la vie quotidienne.

Dans l'ouvrage collectif d'ethnographie de la communication consacré à l'approche interactionnelle des conduites langagières (Gumpers, Hymes, 1972), John J. Gumpers présente des paradigmes de recherche. Il identifie de grands axes, parmi lesquels une typologie des situations de langage qui combine des recherches empiriques sur les habitudes verbales des groupes humains, des problématiques liées à la diversité linguistique (bilinguisme, multilinguisme, diglossie, bidialectalisme, multidialectalisme), des travaux de terrain et des études comparatives menées sur les usages langagiers de groupes humains dans le cadre d'enquêtes interdisciplinaires. Un autre axe majeur posé par J. Gumpers est consacré à l'adaptation des techniques d'enquêtes portant sur des dialectes à des études d'usage du langage en environnement urbain moderne, cela ouvrant sur une nouvelle tradition de travaux en dialectologie sociale urbaine (*Ibid* : 10-14). Dans ces recherches, des concepts analytiques émergent, tels ceux de « comportement discursif » (*speech behavior*), de « communauté langagière » (*speech community*), d'« acte de discours » (*speech event*), de « variables sociolinguistiques » et de « répertoires linguistiques » (*Ibid* : 14-25).

L'objet d'étude de D. H. Hymes est la langue en acte, son utilisation et ses variations à l'intérieur des collectifs ; il s'appuie sur l'observation et l'analyse des relations entre les usages de la parole – les « actes de discours », la parole en tant qu'action – et les structures

sociales. Il « plaide en faveur d'une linguistique socialement constituée. La conséquence d'une telle option est de ne plus s'en tenir à la grammaire comme cadre de description, de l'organisation des traits linguistiques, mais de prendre en compte les styles de parole, les façons de parler des personnes et des communautés. » (Hymes, 1984 : 20)

Sa conception anthropologique du langage et de la communication l'amène à privilégier l'enquête de terrain comme mode d'observation directe des interactions langagières, ce qui le rapproche des méthodes de la sociolinguistique, sensible aux classes sociales et aux rapports de force entre les membres de communautés linguistiques. À l'instar de D. H. Hymes, W. Labov, le principal représentant de l'approche sociolinguistique américaine du langage, disciple de Uriel Weinreich (*Languages in Contact*, 1951), s'est attaché à étudier la covariation d'éléments de la langue et de facteurs sociaux par observation conjointe d'une langue et d'une communauté. L'enquête de dialectologie urbaine qu'il mena dans la ville de New York établit une corrélation entre des éléments – phonologiques et grammaticaux – de variation linguistique, d'usage quotidien, et des processus sociaux (Labov, 1966). Toutefois, même si l'anthropologue et le sociolinguiste font de la variation de la langue un élément central et donnent à cette dernière un rôle non-exclusif de communication, ils posent un rapport différent entre la parole et l'identité des membres d'une communauté. La conception covariationniste de D.H. Hymes réserve ainsi une part de liberté au locuteur qui choisit, dans une situation donnée, un « style » porteur d'une signification sociale (les phénomènes langagiers sont « situés », « radicalement sociaux et personnels »), tandis que son discours, dans les travaux de W. Labov, semble davantage contraint par les situations, les paramètres sociaux (la classe socio-économique, l'âge, le sexe...) et les groupes d'appartenance.

À partir des travaux de D. H. Hymes et de W. Labov (quelles que soient leurs différences), la linguistique est posée comme une pragmatique – sémiotique ou politique –, comme une instance d'effectuation des conditions du langage dans un champ (social, anthropologique...) spécifique.

D'une ethnographie de la parole à une ethnographie de la communication

Dans la linguistique de la parole, centrée sur l'utilisation d'une langue, telle qu'elle est développée par D. H. Hymes, la parole est un système régi par des règles : « *Les règles de la parole correspondent aux manières dont les locuteurs associent des modes d'élocution particuliers, des sujets ou des formes de message, avec des activités et des contextes particuliers* » (Hymes, 1972 : 36). La « *compétence de communication* » correspond à « *ce dont un locuteur a besoin de savoir pour communiquer de manière effective dans des contextes culturellement significatifs* » ; elle renvoie à « *une capacité performative* » (*ability to perform*). La notion centrale est « *l'adéquation (appropriateness) des messages verbaux à leur contexte, ou leur acceptabilité (acceptability)* [sélection et élection] *au sens le plus large* » (Gumpers et Hymes, 1972, Préface). En s'appuyant sur « l'acte de discours » (*speech event*), ou acte de parole, l'analyse vise à décrire les stratégies, les valeurs et les contraintes combinatoires qui portent le « sens social » des actes de parole dans un certain cadre culturel : « *Le terme d'acte de discours sera limité aux activités, ou à certains aspects d'activités, qui*

sont directement gouvernés par les règles et les normes de l'usage du langage » (Hymes, 1972 : 56). Cette compétence de communication est « *indissociable de certaines attitudes, valeurs et motivations touchant à la langue, à ses traits et à ses usages et tout aussi indissociable de la compétence et des attitudes relatives à l'interrelation entre la langue et les autres codes de conduite en communication. [...] L'acquisition d'une telle compétence est bien sûr alimentée par l'expérience sociale, par des besoins, des mobiles et elle se traduit en actions qui sont elles-mêmes nouvelles sources de mobiles, de besoins, d'expérience »* (Hymes, 1984 : 74). Par ailleurs, cette compétence est le plus souvent plurilingue du fait de la co-existence d'une langue officielle avec une langue minorisée.

Cette conception du langage s'oppose à l'héritage de la linguistique structurale, construit sur la distinction entre langue et parole, impliquant un système linguistique homogène et la négation des variations, courant de pensée dont Noam Chomsky est le représentant majeur. L'approche chomskienne repose, en effet, sur les postulats suivants : a) « *le langage serait informatif et communicatif »* ; b) « *il y aurait une machine abstraite de la langue qui ne ferait appel à aucun facteur extrinsèque »* ; c) « *il y aurait des constantes ou universaux de la langue qui permettraient de la définir comme un système homogène »* ; d) « *on ne pourrait étudier scientifiquement la langue que sous les conditions d'une langue majeure ou standard »* (Deleuze, Guattari, 1981 : 95-139). Dans ce cadre, la grammaire générative institue un locuteur-auditeur idéal nécessaire à la constitution de son objet d'étude, construit dans et par l'abstraction. La théorie linguistique distingue la compétence (la connaissance tacite de la structure de la langue) et la performance (les processus d'encodage et de décodage). Cette position se situe à l'opposé d'une perspective ethnographique ou sociolinguistique, centrée sur des descriptions empiriques, c'est-à-dire sur les usages d'une langue, sur des situations et des réalités effectives. Selon D. H. Hymes, « *Chomsky propose non une théorie de la compétence, de la performance et de l'usage créatif de la langue mais une rhétorique sur ces termes. C'est une rhétorique de la métonymie, de la partie pour le tout. Dire « compétence » mais entendre « grammaire » ; dire « performance » mais entendre « réalisation psychologique » ; dire « créativité » mais entendre « productivité syntaxique ». A quoi on peut ajouter : dire « appropriation » mais ne pas l'analyser du tout, car l'appropriation est une relation et l'autre terme de cette relation c'est le contexte social, dont Chomsky évite l'analyse »* (Ibid : 125-130). Il ne s'agit pas de contester l'abstraction, en tant que pratique scientifique, mais de mettre en évidence que la linguistique, « *tant qu'elle en reste à des constantes phonologiques, morphologiques ou syntaxiques, rapporte l'énoncé à un signifiant et l'énonciation à un sujet [et qu'elle] rate ainsi l'agencement [en renvoyant] les circonstances à l'extérieur, ferme la langue sur soi et fait de la pragmatique un résidu »* (Deleuze, Guattari, 1981 : 95-109). Dans l'apport pragmatique de D. H. Hymes, de W. Labov, mais aussi de M. Bakhtine, la pragmatique ne fait pas qu'ouvrir sur les facteurs externes ; « *Elle dégage des variables d'expression ou d'énonciation qui sont pour la langue autant de raisons internes de ne pas se fermer sur soi. »* (Ibid : 1981 : 95-109)

Focalisée sur les cas de l'enfant et de l'apprenant, la « compétence de communication » a été notamment utilisée dans le domaine de l'acquisition du langage et dans celui de

l'apprentissage et de l'enseignement des langues étrangères (Hymes, 1984 : 18-19). D. H. Hymes a fait état des nombreuses notions qui en furent dérivées – la compétence de conversation, d'interaction ou de situation, la compétence sociale, sociolinguistique, pragmatique, réceptive, productive... (*Ibid* : 125-128). Toutefois, la notion globale de « compétence de communication » lui semble plus pertinente en ce qu'elle est à même de recouvrir les compétences d'un individu dans plusieurs langues et d'inclure le langage non verbal : « [...] quand nous considérons des individus comme capables de participer à la vie sociale en tant qu'utilisateurs d'une langue, nous devons, en réalité, analyser leur aptitude à intégrer l'utilisation du langage à d'autres modes de communication, tels la gestualité, la mimique, les grognements, etc. [...] En somme, ce que l'on sait et ce que l'on fait d'une langue tient aussi à la place que celle-ci occupe dans l'ensemble plus vaste des savoirs et des capacités entrant dans les divers modes de communiquer » (*Ibid* : 128).

Ainsi, par l'élargissement du champ de compétences, l'ethnographie de la parole peut-elle devenir une ethnographie de la communication.

La fonction pragmatique du langage : de l'acte de parole à « la parole en tant qu'action »

Pour D. H. Hymes, il convient de dépasser les dichotomies récurrentes caractéristiques du XX^e siècle, telles « langue et parole », « culture et comportement », y compris « compétence et performance » ; elles se sont avérées inadéquates à appréhender la complexité de la notion de langue. L'auteur formule, en 1984, cette critique envers son propre texte, écrit en 1974 et qui, selon ses termes, « est en grande partie une argumentation modelée par la dichotomie langue/parole » (*Ibid* : 194). Pour reprendre une formule de W. Labov, de Saussure à Chomsky, c'est le même paradoxe : « l'aspect social du langage se laisse étudier dans l'intimité d'un bureau, tandis que son aspect individuel exige une recherche au cœur de la communauté » (Labov, 1976 : 259, 361).

La prise en compte de la dimension sociale et pragmatique est essentielle : « Nous devons donc expliquer le fait qu'un enfant normal acquiert une connaissance des phrases, non seulement comme grammaticales, mais aussi étant ou non appropriées. Il acquiert une compétence qui lui indique quand parler, quand ne pas parler, et aussi de quoi parler, avec qui, à quel moment, où, de quelle manière. Bref, un enfant devient à même de réaliser un répertoire d'actes de parole, de prendre part à des événements de parole et d'évaluer la façon dont d'autres accomplissent ces actions. » (Hymes, 1984 : 74) Toutefois, bien que la fonction pragmatique du langage soit présente dans la théorie linguistique comme dans l'ethnographie de la communication, elle recouvre des pratiques scientifiques et des concepts distincts : l'étude intuitive et théorique des « actes de langage » (*speech acts*) reste fondamentalement différente de l'observation empirique des « actes de discours » (*speech events*), reliés à la parole.

Par ailleurs, il existe, observe D. H. Hymes, en complément des actes de parole, d'autres éléments linguistiques susceptibles de réaliser des effets déclaratifs sur le plan de l'action (par exemple, des marques de déférence ou de politesse). Selon lui, « le point de départ le plus

fréquent est à coup sûr la parole en tant qu'action. Partir de la langue, c'est courir le risque de retomber dans une conception de l'action comme simple exécution d'un code. Partir de la parole, c'est être à même de concevoir la langue comme moyen, comme un élément parmi d'autres. » (Ibid : 194-195). Visant autant la « compréhension du langage » que la « compréhension du langage dans la vie sociale », D. H. Hymes choisit de privilégier « une perspective centrée sur l'action parce que c'est elle qui autorise l'approche la plus globale. En même temps, l'étude des actes de parole fait partie de l'étude des moyens de la parole en général. [...] la première visée doit être de pouvoir décrire les schémas récurrents de la parole. En termes de compétence ou de capacité, cela implique avant tout une étude des moyens de la parole (et de la communication auxquels les individus ont accès et dont ils ont la maîtrise). Dans la perspective plus large d'une description des façons de parler d'un individu, d'un groupe ou d'une société entière, une telle étude n'est qu'un des regards possibles sur un ensemble qui comprend aussi : les attitudes, opinions et valeurs ; l'économie de la parole ; la voix personnelle. Cet ensemble plus vaste peut également être étudié du point de vue de chacun des autres regards ». Dans l'étude du langage et de la communication, la conception de la compétence « autorise un emploi du concept de compétence qui soit congruent avec l'usage qui en fait dans l'étude de la vie sociale en général [...] et dans le domaine de l'éducation [...], où elle aura peut-être un effet salutaire » (Ibid : 195-196).

D. H. Hymes se situe donc au cœur de l'évolution vers les aspects énonciatifs de la communication (1970-1980) dans leurs dimensions interactives et relationnelles (à partir de 1980). Rappelons, dans ce contexte et au-delà de l'apport d'E. Benvéniste, l'importance des travaux de John Austin – ce dernier montrant qu'il n'existe pas seulement, entre l'action et la parole, des rapports extrinsèques, mais aussi des rapports intrinsèques entre les paroles et les actions que l'on accomplit en les disant, en les énonçant. Cette mise en évidence du rôle décisif du performatif, et de manière plus large de l'Illocutoire avec John Searle, a renforcé la position pragmatique. Il n'y a que de la pragmatique, et différentes instanciations de cette pragmatique. Comme l'expriment avec force Gilles Deleuze et Félix Guattari, « si la pragmatique externe des facteurs non linguistiques doit être prise en considération, c'est parce que la linguistique elle-même n'est pas séparable d'une pragmatique interne qui concerne ces propres facteurs » (Deleuze, Guattari, 1981 : 115). Dans cette mouvance, la pragmatique s'est insinuée dans la sémantique – la sémantique générative de Georges Lakoff (1972), ou la sémantique discursive d'Oswald Ducrot (1972). Sortant du domaine linguistique, Paul Grice (1975), en travaillant sur l'interprétation d'un énoncé et l'intention du locuteur, compléta l'analyse de la convention linguistique par celles des processus inférentiels, voie que suivirent également Dan Sperber et Deirdre Wilson avec la « théorie de la pertinence » (1986).

La prise en compte de la nature empirique des interlocuteurs, des situations et de la multiplicité des substances d'expression a amené l'ethnographie de la communication à faire éclater le modèle linguistique de l'énoncé et la pragmatique linguistique ; et ce en s'appuyant sur des travaux d'inspiration psychosociale, sociologique ou sociolinguistique. Les sujets interagissent dans des contextes communicationnels rattachés à un système socioculturel

commun qui codifie leurs rapports. Dans cette direction, la sociologie américaine propose l'ethnométhodologie d'Harold Garfinkel (1967) et le système relationnel de position d'Erving Goffman (1974) – le courant interactionniste –, les psychosociologues de l'Ecole de Palo Alto analysent les aspects conjoints (le contenu et la relation) de la communication (Watzlawick, 1972), les institutions légitiment des formes d'énoncés et les positions de leurs énonciateurs (Jean-François Lyotard, 1979, Pierre Bourdieu, 1982)...

D'une pragmatique à une anthropologie communicationnelle

Les travaux de D. H. Hymes contribuent à approfondir la pensée des phénomènes communicationnels. Son refus de considérer le langage comme un système clos et autonome l'amène à repenser la manière dont il est à la fois l'exprimé et l'expression d'agencements sociaux, eux-mêmes pris dans une perspective historique.

Ses travaux entrent, sur ce point, en résonance avec tous ceux qui, dans le domaine linguistique et sémiotique, donnent un rôle essentiel aux processus historiques et conçoivent « *la machine abstraite du langage non comme un mécanisme automatique enchâssé dans le cerveau, mais comme une sorte de diagramme gouvernant les mécanismes des interactions collectives* » (De Landa, 1997). Ils font également écho aux travaux de Zelig Harris (Harris, 1976) qui, dans le cadre d'une théorie mathématique du langage, reprend la notion de « contraintes locales ». Selon son point de vue et celui de Manuel de Landa, les contraintes impliquant l'association de certains mots à d'autres sont transmises en tant qu'informations sociales obligatoires. Z. Harris développe son modèle de transmission sociale des contraintes combinatoires en termes évolutionnistes ; il utilise différents types de contraintes, en compétition, pour des niches informationnelles. Comme tous les grands pragmatistes, il rejette ainsi le concept d'un noyau stable du langage et sa vision rend possible un questionnement sur les variations dialectales et le caractère profondément hétérogène du langage. Car la source des contraintes réside, en partie, dans les processus de standardisation progressive des usages. De ce point de vue, les phénomènes d'imitation, les processus de répétition et de stabilisation-convergence jouent un rôle décisif.

Dans le modèle de Z. Harris, « *le langage est un produit historique, c'est-à-dire qu'il est le résultat d'un procès d'accumulation de restrictions concernant les co-occurrences de mots relatives à un autre mot et les contraintes combinatoires sont profondément morphogénétiques* » (De Landa, 1997 : 215-254). De plus, les nouvelles contraintes qui émergent du processus de conventionnalisation des usages changent les probabilités de co-occurrences des mots. La structure du langage s'auto-organise comme procès impliquant, en termes mathématiques, des tirages successifs d'équiprobabilité (aléatoires) appliqués aux combinaisons formées par des « normes répliquantes » – qui permettent la répétition et la codification du langage. La théorie de Z. Harris donne la possibilité d'accéder à une machine abstraite plus large que ne l'est « l'automate chomskien » et qui se trouve en mesure de se connecter aux dynamiques sociales.

La pragmatique, telle qu'elle s'incarne dans D. H. Hymes et ceux qui le précèdent, l'accompagnent ou le prolongent, trouve dans la mathématique, alliée à l'informatique, un

puissant outil pour accéder à la description et à l'exploitation des agencements – constitués de collectifs plus ou moins hétérogènes. C'est la raison pour laquelle D. H. Hymes s'est rapidement intéressé aux usages possibles des ordinateurs (1965). On connaît, aujourd'hui, l'utilisation de plus en plus grande de programmes informatiques et de traitements statistiques des corpus, qui donnent à la pragmatique, dans toutes ses instanciations, des moyens puissants pour explorer les diverses sémiotiques, leurs co-existences, les variations qui les parcourent et les affectent, ainsi que les rapports différentiels entre les processus morphogénétiques à l'œuvre au sein des collectifs communicationnels.

Les fondements d'une politique, voire d'une géopolitique des langues, sont également posés. Car il s'agit bien d'étudier les rapports de forces qui s'expriment et se déploient à la traversée des grandes fonctions du langage (Hymes, 1971 : 3). C'est la raison pour laquelle la question du multilinguisme, des langues minoritaires et des multiples variantes dialectales occupent une place importante dans le travail de D. H. Hymes, à l'instar d'autres sociolinguistes. On sait combien le problème est complexe dès lors que l'on envisage la profonde hétérogénéité interne du langage. Le concept de « littérature mineure », tel qu'il est développé dans l'ouvrage « Kafka pour une littérature mineure » (Deleuze, Guattari, 1975), et le modèle tétraglossique proposé par H. Gobard (1976), s'inscrivent dans cette direction.

En conclusion, la posture scientifique de D. H. Hymes aura cherché à se dégager des postulats de la linguistique structurale, ce qui l'a conduit à fonder une anthropologie pragmatique et communicationnelle. C'est une anthropologie ancrée dans la longue durée, dans l'histoire et les collectifs. Il a tenté d'explorer et de penser le couplage structurel, les co-déterminations et leurs variations, entre la communication linguistique et non-linguistique. Dans l'étude des usages du langage, l'auteur a souligné l'importance des travaux empiriques pour mieux rendre compte de la complexité et de la richesse du social. Cette orientation a permis de faire émerger la diversité et l'hétérogénéité des pratiques (les « variations ») observées au niveau des individus. « L'ethnographie de la communication » – formulée par D. H. Hymes – présente un intérêt majeur pour étudier le statut des processus communicationnels situés au cœur des collectifs d'énonciation complexe et qui impliquent des régimes de signes et des substances d'expression hétérogènes.

Bibliographie

- Bourdieu P., *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques*, Paris, Fayard, 1982.
- De Landa M. *A thousand years of Nonlinear History*, New York, 1997.
- Deleuze G., Guattari F., *Les postulats de la linguistique*, In *Mille Plateaux*, Éd. De Minuit, Paris, 1981
- Deleuze G., Guattari F., *Kafka, pour une littérature mineure*, P 29, Paris, Éd. de Minuit, 1975
- Gobard H., *L'aliénation linguistique, analyse tétraglossique*, Paris, Flammarion, 1976.
- Goffman E., *Les rites d'interaction*, Paris, Éd. de Minuit, 1974.
- Gumperz J. J., Hymes D. H. (ed.), *Directions in sociolinguistics: the ethnography of communication*, New York, Chicago [etc.] : Holt Rinehart and Winston, Inc., 1972.
- Harris Z., *Notes du cours de Syntaxe*, Paris, Éd. du Seuil, 1976.
- Hymes D. (ed.), *The use of computers in anthropology*, London, The Hague [etc.] : Mouton, 1965.
- Hymes, D. H., *Vers la compétence de communication* (titre original : *Toward linguistic competence*, manuscrit n°16 – 1973 – de la série, non éditée, des *Texas Working Papers in Linguistics*), préface et postface (1982) de D. H. Hymes, trad. de F. Mugler, note liminaire de D. Coste, Paris, Hatier CREDIF, 1984.
- Hymes Dell H., « Models of the Interaction of Language and Social Life », pp. 35-71, in John J. Gumperz & Dell Hymes (Ed.), 1972.
- Hymes D. H., *Pidginization and Creolization of languages*, Préface, Ed Dell Hymes, London Cambridge University Press, 1971.
- Labov W., *Le parler ordinaire : la langue dans les ghettos noirs des Etats-Unis* (titre original : *Language in the inner city: Studies in the Black English Vernacular*, 1966), trad. A. Kihm, Paris : Les Éd. de Minuit, 1978.
- Labov, W., *Sociolinguistique*, (titre original : *Sociolinguistic Patterns*, 1973), trad. A. Kihm, Paris, Éd. de Minuit, 1976.
- Lyotard, J.-F., *La condition post-moderne*, Paris, Minuit, 1979.
- Watzlawick P. et al, *Une logique de communication*, Paris, Le Seuil, 1972.